ne sont nullement étrangers à quiconque est susceptible de percevoir des sensations et des idées. Il y a parfois un peu de grandiose dans sa manière, mais c'est Corinne qui parle, et l'on n'est pas choqué de trouver dans ses expressions quelque chose de sublime et d'aérien. La littérature italienne, la littérature de ce pays enchanteur, de cette terre classique qui a conservé en Europe le feu sacré que la décadence de l'empire d'Orient, l'invasion des barbares et de longues discordes civiles avaient laissé étouffer sous des monceaux de ruines, était bien digne d'occuper aussi le pinceau de Mme de Staël, et cette partie de son œuvre est digne, en tous points, de l'autre, que son imagination seule et son génie lui ont inspirée.

Lorsque parut *Corinne*, en 1807, le succès fut instantané, universel; avec *Corinne* Mme de Staël est décidément entrée dans la gloire. Cela n'empêche pas que quelques critiques n'aient tenté d'obscurcir ce nouveau soleil qui venait réchauffer la France littéraire; mais, comme le dit si bien M. Sainte-Beuve, il y a un moment décisif pour les génies, où ils s'établissent tellement que désormais les éloges qu'on en peut faire n'intéressent plus que la vanité et l'honneur de ceux qui les font.

Un des critiques de *Corinne*, s'il faut en croire M. Villemain, fut Napoléon :

On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.

« Le dominateur de la France, dit M. Villemain, fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald, et s'en fâchait comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle. » Sans partager l'opinion de Napoléon, il est permis de regretter que Mme de Staël parle un peu légèrement de la France et consacre au théâtre anglais des hommages exagérés qu'une saine critique ne saurait admettre. On a prétendu que Mme de Staël avait voulu se peindre dans *Corinne;* déjà on lui avait supposé le même dessein quand elle fit paraître *Delphine :* ces deux opinions se trouvent conciliées dans le mot d'une femme spirituelle, qui a dit que *Corinne* était l'idéal de Mme de Staël, et *Delphine* la réalité de ce qu'elle était dans sa jeunesse.

Le roman de *Corinne* parut en langue allemande, grâce à une traduction de Fr. de Schlegel, avant l'édition française originale.

Corinne au cap Misène, tableau de Gérard, au musée de Lyon. Ce tableau, qui a joui d'une grande célébrité, a été inspiré par le livre de Mme de Staël; c'est la peinture de la scène où Corinne, dans une fête donnée à ses amis sur le cap Misène, improvisa les vers destinés à faire connaître à lord Nelvil les souffrances de son cœur amoureux. Voici, du reste, le passage du roman qui a fourni à l'artiste les principaux traits de sa composition : « C'était sur le cap Misène que Corinne avait fait préparer les danses et la musique. Rien n'était plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Baïes étaient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées; quelques Orientaux qui venaient d'un bâtiment levantin, alors dans le port, dansaient avec des paysannes des îles voisines d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec; des voix parfaitement justes se faisaient entendre dans l'éloignement, et les instruments se répondaient derrière les rochers d'échos en échos, comme si ces sons allaient se perdre dans la mer. L'air qu'on respirait était ravissant, il pénétrait l'âme d'un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes, et d'abord elle y consentit avec plaisir; mais à peine eut-elle commencé que les sentiments les plus sombres lui rendirent odieux les amusements auxquels elle prenait part; et s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap, sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre; mais, comme il arrivait près d'elle, la société qui les accompagnait les rejoignit aussitôt pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble était tel, en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avait placé la lyre, sans pouvoir réfléchir à ce que l'on attendait d'elle. Cependant Corinne souhaitait qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel. Si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver dans l'agitation même de son âme l'inspiration dont elle avait besoin. Tous ses amis étaient impatients de l'entendre; le peuple même, qui la connaissait de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est par l'imagination bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon, mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter les souvenirs que ces lieux retraçaient. Elle accorda sa lyre et commença d'une voix altérée. Son regard était beau, mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son âme. »

Gérard s'est attaché à reproduire, aussi exactement que possible, sur la toile, cette description quelque peu emphatique d'une scène ultra-romanesque. La tâche était des plus difficiles, il faut le reconnaître; mais le talent particulier de l'artiste se prêtait à merveille à son exécution. « Gérard a possédé le privilége de créer des types ineffaçables, a dit M. Lenormand, et les fantaisies les plus aventureuses de l'imagination n'ont pas pu résister à cette puissance de réalisation qui lui était particulière. Où serait, sans son tableau, la réalité de *Corinne?* L'idéalisme de ce roman est poussé jusqu'aux dernières limites, et des accessoires d'une convention vague et poétique servent de cadre à un personnage dans lequel l'auteur a voulu être deviné, mais non tout à fait reconnu. Demander à Gérard un tableau de *Corinne*, c'était exiger de lui un portrait de Mme de Staël dans lequel tout fût ressemblant et où rien ne fût exact. Gérard entra courageusement dans ce problème et le résolut avec un succès qui empêchera désormais d'en mesurer la difficulté. La peinture, en s'appuyant sur l'histoire ou la poésie, a souvent touché le but; mais le roman lui avait, jusqu'à Gérard, jeté son inutile défi. Il est merveilleux que cette barrière ait été franchie à l'occasion du livre qui réunissait le plus d'obstacles. » Mais voyons le tableau : Corinne est assise à droite, sur un rocher; elle est accoudée à un tronçon de colonne, et, de la main gauche qui est abaissée, elle tient sa lyre. Ses yeux levés vers le ciel, comme pour y chercher l'inspiration, sont près de se mouiller de larmes, et sa bouche entr'ouverte semble exhaler une plainte. Elle tourne le dos au spectateur, mais son beau visage, qui respire une douloureuse anxiété, est vu presque de face. Une espèce de mouchoir s'enroule, en guise de turban, autour de sa chevelure, dont quelques boucles légères se jouent au gré du vent. Sa robe, retenue par une agrafe, et serrée à la taille par une ceinture, laisse à découvert les formes exquises de ses bras et de ses épaules. Une draperie bordée de franges flotte devant sa poitrine. Telle est la femme poëte, l'improvisatrice, la muse du cap Misène. Debout, en face d'elle, est Oswald, enveloppé d'un ample manteau, la tête nue, les mains tenant un chapeau à haute forme, les pieds chaussés de bottes à l'écuyère, véritable gentleman, ayant quelque chose des airs de lord Byron. Il contemple silencieusement Corinne. Près de lui est un jeune Grec, coiffé d'un turban, ayant une veste ornée de broderies et tenant son manteau relevé sur l'épaule. Entre ce Levantin et lord Nelvil, un peu en arrière, le prince de Castel-Forte montre son visage empreint de finesse et de gravité. Plus près de Corinne, mais en contrebas, se tiennent deux charmantes jeunes femmes, deux Anglaises, qui écoutent l'improvisatrice avec ravissement. A gauche, au troisième plan, une Italienne, qui vient en courant, se retourne pour appeler deux autres personnages dont l'un est coiffé à la façon des pêcheurs napolitains. Au fond, dans la plaine, des paysans forment une ronde, au bord de la mer; quelques voiles blanches glissent sur les flots azurés; et, tout à fait à l'horizon, le Vésuve, avec son panache de fumée, domine la chaîne des montagnes. Le soleil vient de disparaître; mais de légers nuages qui errent au ciel gardent encore quelques restes de lumière.

Ce tableau, peint par Gérard en 1819, et acquis par le prince royal de Prusse en 1821, fut donné par ce dernier à la belle Mme Récamier, dont l'artiste s'était inspiré, dit-on, pour peindre sa Corinne. Mme Récamier légua cette toile, en 1849, au musée de Lyon, sa ville natale. Gérard a reproduit plusieurs fois, du reste, la même composition, notamment dans une peinture qui lui fut commandée par le ministère de la maison du roi, et qui figura au Salon de 1822, où elle obtint un immense succès. On ne lira pas sans intérêt quelques passages de l'article que M. Thiers, alors critique d'art au *Constitutionnel*, consacra à l'œuvre de Gérard : « Un grand artiste qui réunit à une puissante imagination une raison supérieure, et j'entends par raison, non la fécondité des aperçus, mais la juste et profonde science des choses, a conçu l'heureuse idée de dégager le beau sujet de *Corinne* du mysticisme de la poésie nouvelle en le transportant sur la toile. Il a rendu en traits sensibles la beauté, la mélancolie, la passion et l'enthousiasme des arts, sous le ciel de Naples, sur les rives de Baïes, en présence du Vésuve, et il a donné à tout cela la réalité et la sublimité des formes... » Suit une description du tableau; puis, arrivant à l'examen particulier des types, M. Thiers s'extasie devant la beauté de Corinne : « Il est passé l'âge des merveilles; je ne dirai pas à Corinne qu'elle est une divinité cachée sous les traits d'une mortelle : non, elle est fille, comme nous, de la terre et du malheur! Son costume est à peu près celui de nos sœurs et de nos épouses; je la connais presque, sans avoir rencontré cependant la même personne. Malheureuse femme! Que de douleurs dans son sein! Que de reproches elle doit adresser à cette nature qui la fit si belle et si passionnée! Mais elle porte son regard vers le ciel, et à cet aspect sa douleur s'élève, s'ennoblit et se détache d'elle-même... Je suis à Naples, au cap Misène, en présence du Vésuve, aux pieds de Corinne; elle va chanter, elle chante, car je sens ce qu'elle va dire... Plus je contemple ce chef-d'œuvre, plus je vois que c'est parce que le peintre a su ménager son art qu'il est parvenu à le rendre tout-puissant... Corinne s'attendrissant à la vue du ciel et de la nature, Corinne se préparant à chanter me fait tout apercevoir; elle n'est point en scène, je l'y surprends, elle ne sait pas que je la regarde. Ici, sans se montrer, l'art a ménagé toutes les convenances et a produit une figure naturelle, tandis que l'imagination du peintre la faisait belle et inspirée. Corinne n'est pas transportée, mais attendrie; elle ne chante pas, elle va chanter; elle pouvait montrer son beau corps, elle le cache; elle tourne le dos au spectateur, mais à ses belles épaules, à sa taille gracieuse et pourtant forte, on devine un corps magnifique; on en suit les lignes dans son mouvement si voluptueux et si abandonné. Je ne verrais pas même son visage, mais elle revient sur elle-même, se retourne vers le ciel, et, par le même mouvement, présente sa tête au spectateur et à la lumière. Et cette main rejetée en arrière qui, dans son action indécise, cherche comme son esprit, la pensée et la parole; et cette lyre, cette draperie si convenablement ajustée, tous ces accessoires enfin, combien ils sont heureux et dignes de Corinne! Parlerai-je des autres personnages? Ils ne sont rien, car c'est Corinne qui est tout. Dans le tableau, comme dans le poëme, c'est Corinne qui aime, qui souffre, qui a la beauté, le génie, et point le bonheur. Mais cet Oswald, prêt à monter sur le tertre et ne l'osant pas, cet Oswald chez lequel on voit des sentiments profonds et un caractère faible, est bien cet amant qui tourmente Corinne de ses irrésolutions, qui voudrait lui donner le bonheur et n'ose le lui promettre. Je sais bien qu'Oswald n'est pas là tout entier avec ses scrupules, ses combats si bien tracés par Mme de Staël; mais le peintre n'a qu'un instant, qu'une pose et qu'un visage. Oswald, dans le tableau, contemple et craint de s'avancer; il est tout Oswald, du moins tout ce qu'il pouvait être en peinture. Et cet homme, déjà vieilli par l'âge, qui se montre à peine entre Oswald et le jeune Albanais, est bien ce prince de Castel-Forte, cet ami discret qui se résigne à son âge, se place à l'écart, aime Corinne en silence, et, quand elle a été malheureuse par les autres, vient la consoler et lui offrir ses soins généreux. » Après cette description enthousiaste des trois types principaux de la composition, M. Thiers examine les beautés techniques et ne les trouve pas moins admirables : « Corinne est un des corps les plus parfaits que le dessin ait enfermés dans ses lignes; le costume est la traduction littérale du costume de nos femmes en draperies pittoresques... Le second plan (celui où est Oswald), séparé du premier et presque annulé dans la demi-teinte, paraîtra une hardiesse aux peintres, mais cette hardiesse était celle du sujet; et si d'ailleurs il est en proportion de dessin et de couleur avec la première figure, s'il s'y rattache par l'attention que tous les personnages donnent à Corinne, que reste-t-il à lui reprocher?... Toutes les difficultés du sujet sont vaincues; le pinceau est celui de M. Gérard et je suis honteux de dire à l'auteur d'un chef-d'œuvre qu'il écrit correctement. Parlons de la lumière et de la couleur : beaucoup de peintres n'auraient pas manqué ici d'éclairer l'extrémité des lignes, de manière à faire circuler un filet brillant autour d'une masse d'ombres. M. Gérard s'en est bien gardé; il a fait pénétrer la lumière abondamment et assez pour éclairer la moitié des figures. Quant à la couleur, elle est forte et douce; la carnation est vigoureuse; ce teint bruni par le soleil d'Italie relève la noblesse et la pureté des traits, car la beauté des lignes dans un visage est plus sensible avec un teint brun. M. Gérard n'a pas abusé du reflet, et tout le tableau est sous une couleur unique et sous un demi-jour enchanteur. Maintenant, oserai-je adresser quelques reproches? Le châle flottant de Corinne accompagne bien son corps; mais, quand je songe à la force du vent qui le soulève, il me semble que le calme de cette scène en est troublé; cette draperie, quoique distribuée avec un goût exquis, est froissée dans quelques-unes de ses parties. Enfin, l'ombre de ce bras superbe est un peu grise et terreuse. Si maintenant on me demande quel est le rang de cet admirable ouvrage parmi ceux de M. Gérard et de ses concurrents, je dirai que c'est celui qui m'a le plus touché. Sans sortir de l'idéal, l'art a fait ici un pas vers la réalité. » Il y a sans doute beaucoup à rabattre de ces éloges : le goût n'est plus aujourd'hui à la poésie rêveuse, mélancolique et emphatique de Corinne, d'Obermann, de René; l'œuvre de Gérard a le tort, à nos yeux, de traduire trop fidèlement le sentimentalisme de Mme de Staël; mais nous concevons fort bien qu'à l'époque où ce tableau parut il ait excité un vif enthousiasme. C'était, d'ailleurs, une grande hardiesse de la part de l'auteur, que d'avoir abordé résolûment la peinture des costumes modernes, en un temps où toute l'école ne jurait que par les Grecs et les Romains. Qui sait si ce n'est pas à la *Corinne* de M. Gérard que nous devons les scènes italiennes de Léopold Robert, dont le peintre de la *Bataille d'Austerlitz* fut le zélé protecteur?

Aubry-Lecomte a reproduit deux fois, en lithographie, le tableau qui a appartenu à Mme Récamier; la première de ses planches, exécutée en contre-partie du tableau, est des plus vigoureuses; la seconde, un peu plus pâle, représente le tableau dans son vrai sens. Le même artiste a lithographié séparément les figures à mi-corps de *Corinne* et du *Jeune Grec*. M. Gérard a exécuté, comme nous l'avons dit, plusieurs répétitions de son tableau : le *Journal des Artistes* nous apprend qu'en 1827, outre la *Corinne* de Mme Récamier, il y en avait une chez le prince de Talleyrand, une chez M. Pozzo di Borgo, une autre encore chez Mme Duchayla. Ce dernier tableau, qui offrait comme variante un *lazzarone* assis au premier plan en face de Corinne, a été gravé au burin par Zachée Prévost, et au trait par Bein, par Landon, par C. Normand.

CORINNUS, poëte mythique, contemporain de la guerre de Troie, et qui, suivant quelques vagues traditions rapportées par Suidas, aurait composé une *Iliade*, dont le poëme d'Homère n'aurait été que la copie. Son existence même est révoquée en doute.

CORINTH, petite ville de l'Etat de Mississipi (Amérique du Nord), située dans le coude N.-O. du fleuve Mississipi, non loin du confluent de la rivière Tennessee; env. 2,000 hab. Cette ville, que sa position rendait importante au point de vue stratégique, avait été considérablement fortifiée par les confédérés. Après la bataille de Shiloh (6 avril 1862), l'armée confédérée s'était enfermée dans Corinth, sous les ordres de Beauregard. L'armée fédérale, fort nombreuse, s'avançait délibérément, et Beauregard, menacé par une puissante concentration de forces, se vit obligé d'évacuer la ville, ce qu'il effectua, le 29 mai 1862, avec une excessive habileté. Le 30 octobre suivant, les généraux confédérés Price, Earl Van Dorn et Lowell se portèrent contre Corinth avec 30,000 hommes; mais ils se heurtèrent contre les forces beaucoup plus considérables du général fédéral Rosencranz. La lutte fut acharnée; les confédérés, après avoir pénétré jusqu'au cœur de la ville, furent définitivement repoussés et forcés de traverser la rivière Hatchie. Sur l'autre rive, ils se trouvèrent en présence d'un nouvel adversaire, le général Hurlbut, qui n'eut pas de peine, avec ses troupes fraîches, à rompre les confédérés épuisés de fatigue et tout surpris de cette attaque imprévue. Les sudistes se retirèrent précipitamment, laissant 3,000 tués et blessés sur les deux champs de bataille, et abandonnant neuf canons aux mains des fédéraux.

CORINTHE s. m. (ko-rain-te). Bot. Variété de raisin à grains très-petits, appelé aussi PASSE OU PASSARELLE, que l'on récolte particulièrement à Zante, et que l'on fait généralement sécher : CORINTHE *blanc. Le chasselas, le cioutat et le* CORINTHE *sont de bons raisins.* (La Quintinie.) ‖ On dit aussi *Raisin de Corinthe : Pâtisseries aux* RAISINS DE CORINTHE.

— **Encycl.** Il est à remarquer que Corinthe (bien que l'on compte aujourd'hui dans la Corinthie plus de cent trente villages, et que ce soit une des provinces les plus fertiles du Péloponèse), ne produit que très-peu et surtout ne fait pas un objet de commerce de ce petit raisin auquel on a donné son nom. C'est à Zante, île de six à sept lieues dans sa plus grande dimension, que l'on cultive particulièrement la vigne qui produit le raisin que nous appelons de *Corinthe*. Zante, toute petite qu'elle est, est une des îles du Levant les plus agréables par ses sites, et les plus riches par ses produits. Le plus considérable est cette sorte particulière de raisin. Il y fut en effet apporté de Corinthe il y a environ trois siècles, du temps que Corinthe appartenait aux Vénitiens, et maintenant l'île de Zante fournit à presque toute la consommation de cette denrée en Europe.

La vigne qui produit ce raisin se cultive à peu près comme la nôtre, mais elle est plus basse. La racine est profonde et d'une fibre très-forte. L'intérieur de ces racines est du plus beau rouge. Les raisins, qui ne sont guère plus gros que nos groseilles, viennent en grappes fort petites. Le grain est sans pepin, d'une couleur mordorée. Lorsqu'il n'est pas très-mûr, un peu d'acidité, mêlée à sa très-grande douceur, le rend fort agréable à manger. On en fait un vin estimé très-salutaire. La vendange a lieu au plus tard vers le commencement d'août. Le raisin coupé est aussitôt étalé grappe à grappe, non sur des claies de roseaux comme les figues, mais sur des aires de bois bien unies, afin qu'il puisse sécher au soleil; opération qui dure quinze jours au plus, et pendant laquelle la pluie est fort redoutée. On égrappe alors le fruit, on évente le grain dans des cribles pour le purger de la poussière, et il ressemble assez, lorsqu'il est de bonne qualité, à des grains de poivre. Pour l'embarquement, on le foule dans des tonneaux, ce qui lui fait perdre sa forme primitive.

CORINTHE, ancienne ville de la Grèce, sur l'isthme de son nom, autrefois capitale d'un

petit Etat. Bâtie entre la mer Ionienne et la mer Egée, et nommée pour cette raison *Amphithalassos*, la ville aux deux mers, elle avait deux ports : *Léchée*, sur le golfe de Corinthe, et *Cenchrées*, sur le golfe Saronique. La citadelle, appelée Acro-Corinthe, et d'où l'on commandait les deux parties de la Grèce, se composait de deux éminences portées sur une base commune, et s'élevait à 575 mètres au-dessus de la ville au S. Sur l'éminence occidentale, au point le plus élevé, était situé un célèbre temple de Vénus.

Corinthe n'est guère aujourd'hui qu'une bourgade, chef-lieu du district de Kordos, dans la province d'Argolide, à 60 kilom. N.-E. de Tripolitza, à 70 kilom. O. d'Athènes; elle compte à peine 4,000 hab. et est le siége d'un archevêché. Tout dans cette ville offre l'aspect de la misère; dans les anciens ports comblés et infects se hasardent à peine quelques barques.

La ruine la plus intéressante de Corinthe est le *temple du Soleil*, dont il reste encore sept colonnes. Une seule a perdu son chapiteau. Cinq portent encore une architrave massive qui formait un des angles de l'édifice. « Les colonnes, dit M. Beulé, paraissent courtes, écrasées; on est cependant frappé par le caractère de force et de solidité imposante qu'elles présentent. Elles sont d'une pierre dure, extraite des montagnes voisines, et recouvertes de stuc. Deux blocs les composent : le plus considérable est à la base et finit à plus de trois diamètres de hauteur. » On ignore l'époque de la fondation de ce temple, qui, par sa forme, se rapproche des temples les plus anciens de la Sicile. Près de là se voient les ruines d'un grand édifice en briques, à demi enseveli sous les décombres; sa forme et les salles voûtées qui le partagent indiquent des bains romains. De la délicieuse *fontaine de Lerné*, qui coule dans une grotte tapissée de mousse, un escalier conduisait au sérail du dernier maître musulman de Corinthe, Kiamyl-Bey. Le palais de Kiamyl, construit avec les colonnes, les chapiteaux et d'autres débris des divers temples consacrés aux dieux de la Grèce, a été incendié. Ses beaux jardins d'orangers, de citronniers, de rosiers; ses fontaines, ses bassins, ses jets d'eau, tout a disparu. Près des ruines de ce palais, on visite la source nommée les *bains de Vénus*. Dans les rochers qui surplombent, on observe çà et là des conduits souterrains qui s'enfoncent dans la direction de l'Acropole. En prenant de là le chemin de Cenchrées, à peu de distance d'une vieille dervicherie turque, on remarque un bassin elliptique entouré de gradins. On l'a pris pour le stade; mais il n'a pu être affecté, comme sa forme l'indique, qu'aux assemblées du peuple, soit pour délibérer sur les affaires de l'Etat, soit pour assister aux combats de musique ou à ceux des athlètes.

On descend ensuite un ravin, où l'on aperçoit les restes de l'antique muraille de Corinthe, et, après avoir passé la petite rivière d'Hexamilia, on se trouve au lieu où Alexandre visita le tonneau de Diogène. Au milieu d'une grande quantité de débris de poteries et de marbres, seuls indices de ce faubourg populeux, s'élèvent deux tombeaux, dont l'un était de maçonnerie réticulaire, avec des portes obstruées; la face qui regardait le nord formait un escalier qui menait à un autel placé à la partie supérieure, terminée en terrasse; ces monuments sépulcraux étaient entourés d'enceintes dont il reste encore quelques vestiges. L'opulente et malheureuse Corinthe, malgré le sac des Romains et des barbares, les nombreuses recherches des Vénitiens et le triste usage qu'ont fait de ses restes antiques les Turcs illettrés et sans goût, pourrait encore aujourd'hui être l'objet de fouilles savantes qui ne laisseraient pas d'y faire découvrir beaucoup de choses précieuses du temps de sa plus grande splendeur.

Mais ce qui attire le plus l'attention du voyageur qui traverse l'isthme, c'est la citadelle de Corinthe, l'*Acro-Corinthe*, située sur un rocher qui se dresse à 575 mètres au-dessus de la ville. On n'y parvient que par une rampe difficile. L'accès en est défendu par un triple rang d'ouvrages élevés par les Vénitiens. En arrivant à la première porte, on est frappé de ce chaos de fortifications, de masures, d'églises grecques, de mosquées turques et de citernes. Après avoir dépassé les deux premières portes, on arrive à une troisième, pratiquée entre deux tours; c'est la porte principale, celle de l'antique Acropole, dont les murs pélasgiques ont servi de fondement à la nouvelle enceinte, qui est crénelée et flanquée de quelques tours. De quelque côté qu'on tourne ses regards, on aperçoit des fragments de chapiteaux, de colonnes et d'ornements de toute espèce, en marbre blanc. Plus haut, se trouve un bloc de marbre dont l'inscription rappelle les jeux Isthmiques; puis l'on arrive à une ancienne mosquée où sont amoncelés de nombreux débris de marbres. On trouve à chaque pas des puits antiques pleins d'une eau excellente. Ces puits étaient, dit-on, aussi nombreux que les jours de l'année.

A l'angle S.-E. de l'enceinte se voit la fontaine *Pirène*, si connue dans la Fable. C'est là que le héros Bellérophon saisit le cheval Pégase au moment où il venait se désaltérer. L'origine de cette source est expliquée par la tradition suivante : Jupiter avait enlevé Egine, fille du fleuve Asopus. Sisyphe, témoin du rapt, ne consentit à révéler le nom du ravisseur que lorsque le fleuve lui eut fait venir de l'eau sur l'Acro-Corinthe. Quoique dépouillée de ses statues et de ses ornements, la fontaine de Pirène est encore admirable à cause de la beauté et de l'abondance de ses eaux; les plus grandes ardeurs de l'été n'en diminuent ni la fraîcheur ni la quantité. La fontaine alimente tous les puits de la forteresse, et se déverse ensuite dans la ville par de nombreux canaux souterrains. « Selon Strabon, dit M. Isambert, Pirène communiquait par des ruines souterraines avec une source située au bas de la montagne vers la ville. La présence d'une source à cette hauteur s'explique difficilement par un effet de siphon. La commission de Morée lui attribue une origine volcanique. M. Burnouf croit qu'elle reçoit simplement les eaux du mamelon supérieur de l'Acro-Corinthe. »

Au sommet de la montagne, on remarque les fondations du temple de Vénus Mélanie, et à côté les restes du bois de Cranaé, que les Grecs, maîtres de la ville, sauvèrent en 1822 de la hache des Turcs assiégés dans la citadelle.

Le panorama que l'on découvre de l'Acro-Corinthe est un des plus beaux du monde entier. Ce fut le 26 janvier 1822 que l'étendard de la liberté grecque flotta sur l'Acro-Corinthe. Le ciel pur de cet heureux climat s'était comme revêtu du plus bel azur. Du haut des remparts, d'où la vue peut se porter tour à tour sur la mer d'Ionie et sur la mer Egée, comme sur les terres du continent grec au nord de l'isthme, les Grecs durent contempler avec une joie patriotique le magnifique spectacle qui se déploie autour de la forteresse. On voit de là, en effet, par un beau soleil, comme celui qui brillait ce jour-là, l'Hélicon, le Parnasse, le Cithéron et les sommets lointains de l'Attique, et ce spectacle, qui ne laisse froid aucun voyageur, dut redoubler en eux l'espérance, que le sort n'a point trompée, de voir bientôt leur commune patrie entièrement affranchie, pendant que, parmi les colonnes qui s'élevaient encore au-dessus des ruines de Corinthe antique et moderne, toute une population armée pour la délivrance exprimait sa joie par quelques-uns de ces beaux chants populaires de la Grèce que Fauriel a recueillis et si bien traduits.

— Corinthe fut fondée vers l'an 1900 av. J.-C. par Ephyre, fille de l'Argien Phoronée. La ville porta d'abord le nom pélasgique d'Ephyre, ainsi que celui d'Héliopolis. La première population paraît avoir été de race éolienne. Cinq générations avant la guerre de Troie, Sisyphe était, non pas le roi, mais un des premiers habitants d'Ephyre. Son petit-fils fut le héros Bellérophon. Corinthe resta soumise aux rois d'Argos jusqu'après la guerre de Troie. La conquête dorienne en fit un royaume indépendant. Alétès fut le premier prince héraclide, vers 1160, et fit à Athènes cette guerre que termina le dévouement de Codrus. Après les Héraclides, la puissante famille des Bacchiades renversa la royauté en 747, et établit à Corinthe une oligarchie régie par des magistrats annuels nommés prytanes. Ils frappèrent de droits considérables les marchandises qui traversaient l'isthme, fondèrent Corcyre et Syracuse à l'occident, et Potidée en Macédoine. En 657, Cypsélus, chef populaire, abattit cette aristocratie exclusive, et s'empara du pouvoir suprême. Sa conduite fut sage et modérée, et il transmit son autorité à son fils Périandre, un des sept sages de la Grèce, qui régna quarante ans. Psamméticus, petit-fils de Périandre, ne régna que trois ans. Après lui la monarchie fut abolie de nouveau et remplacée par une république que gouverna une oligarchie modérée, dont les rangs étaient ouverts aux hommes nouveaux. Le peuple nommait encore le sénat, les magistrats, les généraux. Corinthe s'enrichit par le commerce et devint célèbre par son amour du luxe et des plaisirs; mais elle n'eut pas d'école artistique proprement dite, bien qu'elle revendiquât la découverte de la peinture et qu'elle eût produit Euphranor et Callimaque. Elle ne connut pas non plus la gloire des armes et prit à peine part aux guerres médiques. « Quand la Grèce, dit M. Beulé, se confiait en son droit, en sa valeur, en son désespoir, Corinthe envoyait ses courtisanes demander à Vénus la victoire et la liberté. Une preuve de sa mollesse, c'est le dédain qu'avaient pour elle ses colonies. Aucune ville n'en a fondé de plus florissantes ni de plus ingrates. Corcyre se révoltait contre elle et battait ses flottes, Potidée se donnait aux Athéniens; les autres, Epidamne, Syracuse, ne se souvenaient de leur lien de parenté que dans le danger. » Ce fut la guerre de Corcyre, en 434, qui devint l'occasion de la guerre du Péloponèse; Corinthe fut toujours, dans cette guerre, du parti de Sparte contre Athènes : cependant, en 395, elle se déclara contre Sparte avec les Grecs coalisés, ce qui amena la guerre de Corinthe qui dura de 395 à 387. Plus tard, elle se soumit à Philippe et reçut une garnison macédonienne. En 224, Aratus la délivra et la rallia à la ligue achéenne; elle devint le siége des assemblées de cette confédération, mais, trop faible pour se défendre contre les Romains, dont ses richesses avaient allumé la cupidité, Corinthe fut prise et saccagée par Mummius, l'an 146 av. J.-C. Plus tard, Jules César la fit relever, et elle redevint florissante pendant trois siècles. Elle fut ravagée, en 261 après J.-C., par les Hérules; en 395 par Alaric, et par Stilicon, libérateur plus funeste que ces barbares; au VIIIe siècle par les Slaves; en 1205 par les Latins; en 1458 par les Turcs; en 1612 par les chevaliers de Malte; en 1682 par les Vénitiens, puis en 1715 par les Turcs, qui la gardèrent jusqu'en 1821. L'indépendance de la Grèce ne lui a pas rendu son importance.

— Littér. Nous avons dit plus haut que Corinthe possédait un temple de Vénus, célèbre dans l'antiquité; la *divinité infâme du paganisme*, suivant l'expression un peu lyrique du P. Beauregard, dans un sermon fameux qui l'a élevé à la dignité de prophète; Vénus, disons-nous, devait avoir des autels dans cette ville voluptueuse, dont les courtisanes tenaient le premier rang dans la Grèce. Mais les plaisirs qu'on y trouvait étaient coûteux, « on y achetait cher un repentir, » comme l'a si bien dit Démosthène, et beaucoup devaient y renoncer, moins encore par sagesse que par insuffisance de fortune. Aussi disait-on à cette époque : *Tout le monde ne peut aller à Corinthe.* Ce proverbe a pris, avec le temps, un sens beaucoup plus général et signifie aujourd'hui, ce qui est presque une vérité de La Palisse, que tous les hommes n'ont pas la même fortune, le même esprit, le même génie. Cette allusion se fait indifféremment sous la forme latine : *Non licet omnibus adire Corinthum.* En voici deux exemples :

« Quelle figure ferait le pauvre docteur Néophobus entre ce grand helléniste Conrad Néobar et ce courageux martyr Jean Népomucène, dans votre pandémonium élastique? Hélas! *non licet omnibus adire Corinthum*, c'est-à-dire rue de Richelieu, 67, ou à tout autre bureau de rédaction de la *Biographie universelle.* »

(*Revue de Paris.*)

« Le principe de soumettre la population flottante des villes à de certaines restrictions de séjour est fondé sur l'expérience des siècles, et les peuples anciens le pratiquaient. Les érudits, qui ne sont pas d'ordinaire de grands légistes, se sont donné beaucoup de mal sans résultat pour expliquer le vieil adage latin : *Non licet omnibus adire Corinthum.* Cet adage signifie que la ville de Corinthe était organisée comme le sont aujourd'hui les villes allemandes, c'est-à-dire que le premier venu n'obtenait pas la permission d'y séjourner. »

GRANIER DE CASSAGNAC.

Corinthe (SIÉGE ET PRISE DE). Antigone Doson, roi de Macédoine, s'était emparé de l'isthme et de la citadelle de Corinthe, et tenait ainsi entre ses mains les clefs de la Grèce. Aratus, qui constituait alors la ligue achéenne, conçut le projet de les lui arracher. Un citoyen de Corinthe, étant venu à Sicyone, se lia avec un banquier, ami d'Aratus. Au milieu d'un repas, la conversation tomba sur la citadelle de Corinthe, et l'étranger dit qu'en allant voir son frère, qui faisait partie de la garnison, il avait plusieurs fois remarqué du côté le plus escarpé un petit sentier taillé dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle descendait presque à hauteur d'homme. Le banquier lui demanda en riant si lui et son frère voulaient faire fortune; le Corinthien comprit à demi-mot, et promit de sonder son frère sur cette grave entreprise. Il revint quelques jours après, et s'engagea à conduire Aratus, avec une troupe de soldats déterminés, au point faible qu'il avait désigné. Aratus choisit quatre cents hommes seulement, mais des plus intrépides, les munit d'échelles, et, par une nuit obscure qu'éclairaient quelques rares échappées de lune, il les conduisit droit aux portes de la ville, le long des murs du temple de Junon. Le citoyen de Corinthe et sept soldats, déguisés en voyageurs, se glissèrent à travers la porte sans être aperçus, et tuèrent les hommes du poste avant que ceux-ci eussent pu faire usage de leurs armes. Pendant ce temps-là Aratus, à la tête de cent des plus résolus, gravissait les murs à l'aide des échelles et pénétrait dans la ville, ordonnant aux autres de le suivre de loin pour le soutenir. Il ne put empêcher cependant que quelques soldats de la garnison ne jetassent l'alarme dans la ville; mais il continua son chemin sans s'émouvoir, gravit audacieusement avec sa faible troupe des rochers escarpés, et arriva enfin au pied des remparts de la citadelle. Il essaya alors de les escalader, et trouva une résistance énergique : les troupes de la citadelle avaient été mises en éveil par les cris qu'on entendait dans la ville. Archélaüs, qui commandait pour le roi de Macédoine, crut pouvoir accabler les Achéens en les chargeant en queue; il sortit donc de la citadelle par un autre point, et revint sur eux au bruit des trompettes. Tandis qu'il se flattait de marcher à leur anéantissement, il reçut lui-même par derrière l'attaque soudaine des trois cents soldats qu'Aratus avait laissés en dehors de la ville, et qui, après avoir franchi les murs, marchaient au secours de leur général, guidés par le retentissement du combat. Les troupes d'Archélaüs, se croyant enveloppées, prirent la fuite en désordre, et Aratus, rejoint par ses soldats, parvint à prendre pied sur la muraille. Au lever du soleil, dont les premiers rayons éclairèrent son triomphe, il était maître de la citadelle; les habitants de Corinthe l'aidèrent eux-mêmes à s'emparer de la ville (244 av. J.-C.).

Corinthe fit partie de la ligue achéenne jusqu'au jour où cette grande cité tomba sous les armes romaines. Tandis que Scipion assiégeait Carthage, des difficultés s'étant élevées entre la ligue et Sparte, qui en était un des plus fermes appuis, les deux partis envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés de soumettre le différend à la décision du sénat. Ce corps ambitieux saisit avidement l'occasion qui lui était offerte d'affaiblir la ligue, dont la puissance était un obstacle à ses desseins sur la Grèce; il envoya à Corinthe des commissaires qui notifièrent à l'assemblée un décret du sénat en vertu duquel Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée et Orchomène devaient sortir de la ligue, sous prétexte que, dans le principe, ces villes ne faisaient point partie du corps des Achéens. Lorsque la multitude connut ce décret, elle entra en fureur, massacra les Lacédémoniens qui étaient à Corinthe et maltraita les commissaires romains eux-mêmes. Le sénat dissimula sa colère : Carthage n'était pas encore prise, et il craignait de se mettre sur les bras trop d'ennemis à la fois. D'autres commissaires se rendirent en Grèce, avec la mission d'apaiser la querelle de Sparte avec les Achéens; mais ils n'obtinrent pas plus de succès : les esprits étaient aveuglés par quelques-uns de ces hommes sans patriotisme et sans foi qui surgissent toujours dans les temps de troubles intérieurs, et ce fut sous cette fatale influence que la ligue déclara la guerre à Lacédémone, et par contre-coup aux Romains.

Métellus, qui commandait alors en Macédoine les troupes de la république, les fit marcher contre l'Achaïe, dans l'espoir de terminer cette guerre avant qu'un nouveau consul vînt lui en ravir l'honneur. Il battit les Achéens en plusieurs rencontres et s'avança sur Corinthe, où Diæus, leur chef, s'était enfermé. C'est dans ces circonstances que Mummius, un des nouveaux consuls, arriva en Grèce pour succéder à Métellus, dont le commandement était expiré. Mummius alla aussitôt mettre le siége devant Corinthe, le boulevard de la ligue, à qui sa situation avantageuse, sa force naturelle et une garnison déterminée permettaient d'opposer une longue résistance. Mais les Achéens étaient commandés par des hommes dont le seul mérite consistait dans une haine aveugle contre les Romains, tandis que Mummius, habile capitaine, esprit calme et résolu, n'obéissait qu'à sa raison inspirée par une grande expérience des choses de la guerre. Un corps de garde, qu'il avait établi dans un poste avancé, s'étant laissé surprendre et disperser par les assiégés, cet insignifiant succès augmenta encore leur folle présomption, au point que Diæus offrit la bataille au consul. C'était une inconcevable imprévoyance que de livrer au hasard d'un combat qui devait décider du sort de Corinthe et de la ligue toutes les ressources où la liberté de la Grèce trouvait son dernier rempart. Mais le poëte l'a dit : *Quos vult perdere Jupiter dementat.* Mummius usa d'un artifice qui a toujours réussi avec ceux qu'aveugle une confiance exagérée dans leur force : il feignit la peur, et resta immobile dans son camp. L'audace des Achéens devint alors une sorte de délire; après avoir placé leurs femmes et leurs enfants sur les hauteurs voisines, afin de les rendre témoins de leur triomphe, ils marchèrent fièrement sur Mummius, suivis d'un grand nombre de chariots qu'ils espéraient charger du butin fait sur les ennemis. Le consul romain ouvrit enfin la carrière à l'impatience de ses soldats, et le choc eut lieu près de Leucopétra, à l'entrée même de l'isthme de Corinthe. La cavalerie achéenne, prise en flanc par la cavalerie romaine, que Mummius avait placée en embuscade, plia aussitôt et fut dispersée. L'infanterie opposa une plus longue résistance; mais, n'étant plus soutenue par la cavalerie, elle fut à son tour rompue et mise en fuite. Si Diæus, qui commandait les Achéens, se fût retiré dans Corinthe, il aurait pu arrêter longtemps encore Mummius, et en obtenir des conditions honorables; mais, incapable d'une résolution énergique, il se livra au désespoir, s'enfuit à Mégalopolis, sa patrie, et s'empoisonna après avoir tué sa femme et mis le feu à sa maison.

Après ce désastreux événement, les habitants de Corinthe, livrés à eux-mêmes, perdirent l'espérance de se défendre; personne ne se leva du sein de cette population abattue pour l'électriser au souffle de quelque sentiment patriotique, ne fût-ce que pour obtenir du vainqueur un traitement mesuré à l'estime qu'ils lui eussent inspirée, car Mummius était homme à rendre justice à l'héroïsme et au dévouement. Dans la nuit qui suivit la bataille, la plupart des citoyens de Corinthe et tous les Achéens qui s'y étaient réfugiés sortirent de cette malheureuse cité et se dispersèrent dans les autres villes de la Grèce; et lorsque le consul entra dans Corinthe, à la tête de son armée triomphante, il ne trouva presque que des rues désertes et des maisons vides de leurs habitants. Cette émule d'Athènes dans les arts fut alors livrée au pillage : les hommes qui restaient furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants vendus comme esclaves; et lorsque les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire grecques eurent été mis à l'écart, avec les meubles les plus précieux, pour être envoyés à Rome et déco-